

MAURICE DEMOLIN

DE TRAGIQUES AMITIÉS

D'Alain Van der Biest à André Cools
en passant par Guy Mathot



© Now Future Éditions ASBL, 2020
Rue Natalis 2
4020 Liège
N° d'entreprise: BE869.508.790
<https://nowfuture-editions.com>
info@nowfuture-editions.com
manuscrits@nowfuture-editions.com

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

ISBN 978-2-930940-42-7 (livre de papier)



Dépôt légal (à la bibliothèque royale Albert I^{er} à Bruxelles):
D/2020/13.825/3

Coordination éditoriale: Wendy Nève, Caroline Cornélis et Patrick Bartholomé
Maquette de la version française: Carine Thurion (www.edition-saisie.be)
Portrait de l'auteur: Bernard De Keyzer
Photos de couverture: © Reporters, Belga
Couverture: Olivier Debie (debie.com)

Imprimé à Liège (Belgique), en octobre 2020,
par SNEL SA sur du papier FSC



Sommaire

Préface par Jean-Pascal Labille	7
Introduction	13
Au début	21
En marge du pouvoir	43
La Chambre des Représentants	67
L'exercice du pouvoir	99
L'assassinat et ses conséquences	145
L'enquête	163
Suicide	181
<i>In memoriam</i> : Alain Van der Biest	189
Trente ans après	211
Sur les statuts du parti socialiste	227
Index des personnalités citées	229
Notes de fin	233

Préface

par Jean-Pascal Labille

Cela fera bientôt trente ans qu'un homme d'une stature exceptionnelle, un socialiste d'une authenticité puissante était lâchement assassiné, plongeant Liège dans une tourmente politique sans fin.

C'est à une plongée dans les méandres de la vie du PS liégeois des années 70 à 90 à laquelle Maurice Demolin nous invite. C'est sa vision, empreinte de ses amitiés et de ses joies mais aussi de ses trahisons et ses peines. Sa vérité, de laquelle il ne s'est jamais écarté.

«Pour émouvoir puissamment il faut de grands déplaisirs, des blessures et des morts en spectacle», écrivait Corneille dans son Examen d'Horace. C'est à tout cela à la fois que ce récit puissant, précis et rythmé nous convie.

La figure d'Alain Van der Biest en ressort. Tout d'abord liée à cette amitié vraie, faite aussi de complicité notamment intellectuelle, puis ensuite imprégnée de méprises, d'erreurs, de trahisons, de pertes. Jusqu'au point de non-retour.

Mais la figure qui transperce cet ouvrage c'est indubitablement celle d'André Cools. Sa constance, sa sincérité, ses valeurs de solidarité, d'amitié, de respect, d'intelligence pratique, sa rudesse, son empathie pour ses concitoyens. Tout y est. Jusqu'au point ultime. Et au-delà.

On y croise aussi les figures de l'époque dont beaucoup sont décédées: Spitaels, Mottard, Daerden, Mathot et aussi Bolland, Collignon, Dehousse et Happart, notamment, encore en vie.

On y croise surtout la perte, au fil du temps, des repères de l'éthique socialiste et du service au public.

Les turpitudes de la vie politique du PS liégeois de l'époque constituèrent la ligne de conduite d'un parti déboussolé pour qui le temps des abandons, des désordres, des renoncements, des rapports

à l'argent allait sonner le glas des espérances de renouveau. Et ultime paradoxe, l'assassinat d'André Cools a furieusement ressemblé à la chute de l'Empire romain, toutes proportions gardées bien sûr mais nous sommes à Liège...

Minée de l'intérieur, Liège ne s'est jamais vraiment relevée. Le manque de relais tels que Gol ou Grafé dans les autres partis mais surtout le manque cruel de ligne doctrinale politique (précisément ce qui faisait l'épine dorsale d'André Cools) et l'absence de personnalités exemplaires ont considérablement affaibli Liège et sa région.

Actuellement, et depuis de trop nombreuses années, la fédération liégeoise du PS ressemble, à sa tête, à la Belle au bois dormant plongée dans un sommeil profond.

Dans une société qui n'a de cesse de s'illustrer par les inégalités qu'elle crée elle-même et par ce sentiment d'iniquité qui nourrit directement les différentes formes de populisme, le salut ne viendra que de la capacité à dépasser les égos au profit d'une action collective.

C'est un fait certain : l'affaiblissement de la force collective profite à l'asservissement des individus.

André Cools n'avait de cesse de le clamer en son temps notamment lorsqu'il évoquait l'investissement et l'autonomie du secteur public dans l'économie marchande. Il était de fait convaincu que le public peut être aussi efficace que le privé en étant géré de façon professionnelle et rigoureuse mais surtout qu'il était le garant d'une redistribution des richesses produites.

Dans le contexte actuel, la politique telle qu'elle a été pratiquée ces dernières décennies est en train de mourir. Tout le monde s'en rend compte sauf les autistes politiques. Ce serait pourtant l'occasion d'actualiser la doctrine en veillant à renforcer la notion de collectivité au service des individualités. L'État est au service d'une collectivité d'individus et se doit de veiller à ce que chacun, quel qu'il soit, puisse, dans le respect de ses semblables, parvenir à vivre la vie dont il rêve. Ce n'est qu'à ce prix qu'on parviendra à convaincre le plus grand nombre de l'intérêt d'une force collective à laquelle chacun contribue.

Le socialisme ce n'est pas l'immobilisme ni une plainte face aux difficultés terribles qui se dressent. Le socialisme, c'est l'espoir,

l'intérêt général, le combat collectif. Le socialisme, c'est un futur que l'on construit, un progrès que l'on réalise. Avec exemplarité et humilité. Avec force et vigueur.

Les socialistes ont d'autres ambitions collectives que celles de punir les pauvres et d'enrichir les nantis. Ils veulent construire une société de semblables en respectant les spécificités de chacun.

Les socialistes ont d'autres ambitions collectives que la fatalité face aux discriminations de genre ou de race. Ils veulent construire une société d'émancipation.

Les socialistes sont des partisans inconditionnels des libertés et ont, chevillé au corps, l'espoir d'un monde meilleur.

Les socialistes sont des défenseurs inconditionnels de la diversité dans la solidarité.

Les socialistes, doivent se battre collectivement pour tenir la promesse qui doit être au cœur de toute démocratie. Cette merveilleuse promesse de pouvoir dire à nos enfants : « Ta vie sera meilleure que la mienne ».

Cette merveilleuse promesse anime et dynamise ce front social, environnemental, économique, et démocratique que les socialistes se doivent de construire sur trois bases : la radicalité, la reconquête idéologique et la convergence des luttes. Et le cœur en est la solidarité et l'égalité des conditions d'existence.

Ce livre traite aussi des différentes facettes de ce merveilleux, mais parfois cruel mot qu'est l'amitié. Comment ne pas se demander si la politique ne dénature et ne ruine pas l'amitié ?

Cette amitié faite de fusion, de complicité puis de déception, de rejet et finalement de rupture avec Alain Van der Biest. Comme le disait Oscar Wilde : « Derrière chacune des choses exquises qui existaient se cachait quelque chose de tragique ».

Cette amitié faite de constructions d'intelligence puis de renoncements et de trahisons avec Guy Mathot.

Cette amitié faite d'admiration, de rudesse affective, de respect, d'intelligence, d'empathie avec la figure tutélaire d'André Cools. La vie nous fait parfois rencontrer des êtres qui donnent du sens à nos combats, à notre vie. André Cools fut de cette trempe. Ce qui est suffisamment rare pour être souligné.

L'amitié est ce lien à la fois si profond et si ténu qu'il peut à tout moment se consolider et se défaire, singulièrement au sein de la vie politique.

Une notion permet de relier l'amitié et la politique : la fidélité ! Car elle implique de l'être soi-même. Point de fidélité dans l'égoïsme ou les concurrences particulières et erratiques. La fidélité en amitié, même dans la rupture, la fidélité à ses valeurs, à ses combats idéologiques, singulièrement en politique, constitue une des valeurs cardinales d'un homme.

« C'est en allant vers la mer que le fleuve reste fidèle à sa source »
(Jean Jaurès).

Liège, le 14 juillet 2020.

JEAN-PASCAL LABILLE

Vérité d'abord: la justice et la politique
ne peuvent qu'y gagner.

EMMANUEL BERL

Tout dire, pour tout guérir.

JEAN JAURÈS

Introduction

Il n'avait de haine que pour ses ennemis, et d'amitié que pour ses amis, ce qui est fort rare.

JULES JANIN

Trente ans, une génération : voilà qui me paraît suffisant pour livrer ma vérité sur les faits, les hommes, les jugements qui ont culminé avant et après le dernier assassinat¹ politique de la Belgique du xx^e siècle, celui d'André Cools.

Pour moi qui en ai été le témoin attentif, parfois un des acteurs, ces décennies sont indissociables de l'amitié, de ses joies et, hélas!, de ses trahisons et de ses peines. C'est à travers le prisme de celles-ci que je veux évoquer les événements. Je le veux à travers mes souvenirs qui ne se bousculent pas toujours dans un ordre chronologique mais naissent au gré des idées ou des sentiments qu'ils suscitent, et je les narre « en crabe », comme dirait Günter Grass. La mémoire, en effet, ne suit pas toujours la ligne du temps ; elle connaît des soubresauts, de subites avancées et des retours en arrière. Sous l'effet d'une émotion ou d'une simple association d'idées, elle ranime des souvenirs qui émergent tout à coup.

Le rappel de ceux-ci me vaudra sans doute des critiques, des inimitiés ou de fortes rancunes. Même si je me suis efforcé de ne pas altérer ou de ne pas dénaturer les faits. Mais, si je me veux sincère, leur interprétation peut entraîner critiques ou divergences. J'ajoute volontiers que ma volonté d'en dissimuler le moins possible n'est pas incompatible avec nombre d'omissions, volontaires ou non, quand celles-ci peuvent drainer les scories d'une passion impure et s'accompagner d'arguments *ad hominem* – dans tous les cas, condamnables.

Il n'empêche que rappeler crûment une vérité, acceptée par la plupart, mais non dite, indispose toujours, plus particulièrement en

politique où, souvent, se cultivent la dissimulation et le secret. J'ajoute que, pour ceux qui se forgent immédiatement une opinion qu'ils veulent définitive et qui répugnent à penser contre eux-mêmes, ce qu'ils considèrent comme une promenade hors des sentiers battus heurte de front leur certitude première. Personnellement, je ne veux pas renoncer à dire les réalités, si déplaisantes qu'elles puissent paraître, sans renoncer à la nécessaire discrétion, sans ignorer que la distance dans le temps n'a pas toujours émoussé, ni les susceptibilités, ni les rancœurs. Comme Alain Duhamel dans son récent *Journal d'un observateur*, je pense qu'à mon âge, «l'autocensure à laquelle personne n'échappe (...) disparaît d'elle-même et que l'envie de dépeindre ce que l'on a vécu et observé ne cesse de grandir, comme si l'on redoutait de gâcher inconsciemment une matière politique périssable».

J'en suis convaincu : cette franchise et ce souci de ne pas masquer ou édulcorer les faits scandaliseront les esprits chagrins ou les lecteurs de mauvaise foi. Tant pis ! Plus même, dans ce que j'appelle mes «inserts», consacrés à l'actualité significative du conflit communal² à Grâce-Hollogne, je veux m'imposer la même discipline et le même franc-parler que j'ai adopté pour le passé, ceux-ci inspirés par un esprit critique auquel je ne souhaite jamais renoncer.

Prenant assise sur le passé, je m'efforcerai de relier ainsi le présent à l'avenir.



Aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, c'est l'enterrement de Jean-Pierre Grafé, la dernière personnalité de poids à avoir œuvré pour sortir le pays de Liège du marasme après la fermeture des charbonnages³ et l'effondrement de la sidérurgie⁴. Avec André Cools, en passe de devenir un mythe, et Jean Gol, prématurément disparu, il a fait partie du trio qui agrégeait toutes les compétences et toutes les bonnes volontés pour défendre une citadelle liégeoise parfois assiégée par le pouvoir jacobin bruxellois, méprisée par certains milieux flamands et à l'occasion en butte à la rivalité hennuyère.

André Cools, qui restait à la tête du parti le plus puissant, dominait légitimement les forces vives et le trio de « chefs » par l'effet de sa puissante personnalité. C'est la personnalité de ce dernier que j'aimerais évoquer, non en historien ou en thuriféraire, mais en politique engagé, en intellectuel soucieux de comprendre les hommes et les événements; en ami aussi. Il ne s'agit pas de me lancer dans la rédaction d'une hagiographie, d'un panégyrique, d'une forme d'autojustification ou encore d'un règlement de comptes, même si je suis conscient que je n'échapperai pas à ces reproches convenus qui accompagnent souvent la révélation de faits déplaisants et conflictuels. Ceci n'a rien d'un essai historique, d'une étude sociologique ou biographique. Il s'agit pour moi de livrer quelques réflexions, souvent sous la forme d'un récit, qui est aussi un retour sur moi-même, maintenant que près de trente ans me séparent de la violente et subite disparition du bourgmestre de Flémalle.

Bien évidemment, Guy Mathot et surtout Alain Van der Biest seront constamment présents puisque nos destins se sont étroitement imbriqués jusqu'à leur mort, d'abord sous l'effet de notre amitié, ensuite des contraintes de nos rôles respectifs et enfin dans les soubresauts de la longue et erratique enquête judiciaire.

Le 18 juillet 1991, j'ai perdu définitivement deux amis: André Cools, abattu par deux tueurs tunisiens sur les hauteurs de Liège, et Alain Van der Biest, l'un des commanditaires, qui par cet acte infâme, préparait sans le savoir son lent suicide politique et moral.

À ce moment déjà, je pressentais que mon horizon politique allait se boucher puisque je me voulais incapable de tourner le dos à tout ce qui m'avait animé jusque-là; bref, je refusais d'aller à Canossa pour mon seul intérêt personnel, comme tant d'autres dans les semaines qui suivirent. Cette lucidité et cette volonté farouche n'étaient guère méritoires: Dehousse, Happart, Mathot, Spitaels et Van der Biest comme opposants, c'était vraiment trop, d'autant que chacun d'entre eux se procurait aisément des alliés. Plus tard, Philippe Busquin, devenu président du PS, faisant aveu d'impuissance devant les attaques injustes dont j'étais l'objet, me l'a clairement affirmé: « Seul André Cools aurait pu te protéger ». J'ai tenu alors un peu plus

de deux ans comme secrétaire d'une fédération liégeoise du PS qui avait jadis ratifié le choix de ma personne à l'unanimité.

Mais rien, par la suite, n'allait m'être épargné...

Si, par la force des choses, les éléments biographiques abondent dans le présent ouvrage, c'est parce qu'ils restent nécessaires à l'éclairage des événements et des relations entre les différents protagonistes de cette histoire « pleine de bruit et de fureur ». Et si on convient qu'elle n'est pas narrée par un idiot, au moins qu'elle soit acceptée comme celle d'une subjectivité, revendiquée comme telle mais sincère et, en tout cas, toujours proche de faits vérifiables. C'est sans doute ma vérité que je livre au public mais une vérité dont je n'ai jamais varié, contrairement à beaucoup d'autres. Liberté leur est laissée de la contester, même s'ils ne jouissent pas, comme moi, d'une connaissance intime des hommes ci-évoqués et des réalités de l'époque.

Je n'accepterai pas de me livrer davantage. Je déteste la tendance actuelle à l'autofiction. Je partage le sentiment de Milan Kundera lorsqu'il affirme « qu'imposer son moi aux autres, c'est la version la plus grotesque de la volonté de puissance », tentation qu'Alain Van der Biest n'a pas toujours évitée. Ici je veux parler d'amitié, non de camaraderie ou de compagnonnage, mais de cette passion qui s'inscrit dans un contexte social et qui se heurte à cette autre passion souvent dévorante : la politique. Je relate un long parcours poursuivi en commun avec, parfois, des haltes et des étapes différentes ; je rappelle souvent l'association de deux libertés, placée sous le signe de l'égalité, jusqu'à ce que l'amour immodéré de soi-même rogne le souci de l'autre, entame l'estime réciproque et conduise à la brisure et à la déchirure.

Surtout en politique, la fin parfois brutale d'une amitié reste assez courante. Lorsque, évoquant mes liens passés avec Alain Van der Biest, je parlais de la rupture d'une amitié de plus de trente ans, je redoutais que l'on me renvoie ironiquement à celle de Chirac et de Balladur, devenue plus qu'exemplaire par sa faillite ; que l'on m'ac-

cuse de vouloir me hisser à ce niveau et que l'on dénature ce qui est devenu pour moi un échec, un naufrage, une tragédie. Car le moteur de ce récit et des considérations qui l'accompagnent, c'est la perception douloureuse d'un assassinat, objet d'une enquête longue et controversée, suivie de bouleversements politiques qui en viendront à affecter le pays de Liège tout entier ; c'est le désarroi de nombreux camarades qui ont vu tout à coup s'écrouler leurs valeurs et s'établir une succession de décisions de plus en plus éloignées des règles communément admises par la majorité. Confusément, ils ont alors senti, comme le dit Aimé Césaire que « la voie la plus courte pour l'avenir est toujours celle qui passe par l'approfondissement du passé » et non celle qui tend à le nier.

Premier insert

Sans brûler les étapes, songeons au présent et considérons d'abord la situation politique au sein de ma commune de Grâce-Hollogne après les dernières élections communales de 2019: elle est assez exemplaire de l'évolution actuelle, fruit elle-même d'une lente dérive.

À Grâce-Hollogne, Maurice Mottard, fils de Gilbert Mottard, (ami d'André Cools, lui-même ancien député-bourgmestre avant de devenir gouverneur puis ministre des Pensions), s'est tout à coup érigé en dictateur: en reniant des engagements antérieurs, il a prétendu constituer lui-même la liste pour les élections communales et éjecter de la liste deux échevins, comme par hasard les plus actifs et les plus compétents. Pour ce faire, comme son coup de force risquait d'échouer, il a décidé d'attirer devant la commission de vigilance les deux échevins concernés, le président de l'USC^a et... moi-même qui ai encouragé sa promotion et qui ai marié son père. Mal lui en a pris – son argumentation était inexistante – puisqu'il en sortit avec un blâme.

Devant son refus de tout compromis, les représentants fédéraux, appelés à la rescousse pour la composition de la liste électorale, ont néanmoins le plus souvent cédé devant ses exigences exorbitantes et injustifiées.

Enfin, dans la douleur, une liste a été constituée, ce qui n'a pas empêché les coups bas et les libertés prises aux dépens des promesses et des engagements.

Nonobstant, à Grâce-Hollogne, les élections ont permis au PS de garder sa majorité absolue. Mais Mottard, qui a obtenu le plus de suffrages, a aussitôt constitué une majorité composée de la moitié des socialistes élus – ses partisans – puis des élus du MR, du cdH et d'Ecolo, laissant dans l'opposition les élus du PTB et les autres élus socialistes. J'ai appris en outre que, sur la base d'une fausse information, le comité fédéral a ratifié l'accord. Outré, je monte à la tribune de l'assemblée fédérale, très nom-

a. Union Socialiste Communale

breuse ce soir-là, et je dénonce ce que j'appelle « le pacte de la honte ». Très longue acclamation pour ce que le président fédéral a appelé « une communication ». Et rien ne bouge : l'autorité fédérale est incapable de décider en fonction de ses propres valeurs même quand d'autres péripéties interviennent aux dépens de Mottard, qui, en saine logique, aurait dû être exclu. Je patiente, sans cesser d'espérer un retour à un comportement conforme à l'éthique, de manière générale et, plus précisément, socialiste. Mais je les connais les différents protagonistes, je connais leur pusillanimité où ils ne voient que de la prudence : un accord ne devrait intervenir qu'après les élections législatives et européennes, sans doute sur l'insistance de la présidence du parti, avec pour Mottard, la menace d'une exclusion définitive qui aurait dû être formulée depuis longtemps.

Au début

*Quand tu as adopté et éprouvé un ami, accroche-le à ton âme
avec un crampon d'acier; mais ne durcis pas ta main au contact
du premier camarade frais éclos que tu dénicheras.*

WILLIAM SHAKESPEARE

C'est en 1963 que j'ai entendu parler pour la première fois d'André Cools.

Étudiant à l'Université de Liège, j'avais été entraîné par un ami, Georges Bovy, à jouer dans le club de handball de la « Jeunesse Jemeppe », club de gymnastique d'obédience socialiste, où je retrouvai l'amitié et la générosité du milieu ouvrier. Le club venait de transférer un joueur du club de Flémalle, vainqueur inaccessible du championnat de Belgique de handball depuis des années; et le père de cette nouvelle recrue, avec lequel j'avais sympathisé, se proposait, une fois mon diplôme obtenu, de faire intervenir André Cools, son député-bourgmestre, pour m'obtenir un emploi. Je n'étais pas adhérent du parti socialiste à cette époque. Dans l'insouciance de l'âge et du moment, je l'avais simplement remercié de sa proposition. Toutefois j'avais constaté chez lui, qui ne se départait pas d'un comportement mesuré, une intense ferveur que je mis sur le compte d'un attachement partisan. Un peu plus tard, à Flémalle, à l'occasion d'une rencontre entre une équipe française et une sélection provinciale de handball dont je faisais partie, André Cools étant présent dans la tribune, je pus constater auprès de certains la même ferveur. « Il ira loin! », m'annonçait-on. Par la suite, je ne connus André Cools que par la télévision, les journaux et par les périphrases de quelques plaisantins de mon entourage: « Celui qui est plus beau que Clark Gable... » ou « l'Errol Flynn des faubourgs ».

Entré dans la vie active comme professeur de l'enseignement secondaire puis supérieur de la Ville de Liège, marié, j'adhérai au

syndicat dit « socialiste » et je m'intéressai de plus près à la politique belge. Je me souviens d'une assemblée syndicale particulièrement nombreuse, à « La Populaire »⁵, où il était question d'une revalorisation de 20 % environ du traitement des enseignants, André Cools étant ministre du Budget. Comme d'habitude, d'aucuns estimaient que ce n'était pas suffisant alors que la dissolution des Chambres étaient prévues. L'un des insatisfaits avait proclamé : « Lorsque les Chambres seront dissolues... » Aussitôt mon voisin avait rétorqué : « En voilà un qui justifie son traitement actuel ! »

Courageusement, Jean Gayetot, secrétaire national de la CGSP et un de mes anciens professeurs, avait défendu la proposition ministérielle, qu'il avait négociée : « Soyons sérieux ! Il ne s'agit pas pour nous de vous permettre d'acquérir le dernier gadget à la mode... » Ce soir-là, j'ai pu mesurer concrètement l'action d'André Cools et m'en suis personnellement réjoui : j'y ai trouvé une certaine aisance matérielle.

Quelque temps plus tard, en 1972, Alain Van der Biest, qui se lançait dans la politique locale, m'entraîna au bal de Gilbert Mottard, député-bourgmestre de la récente commune de Grâce-Hollogne. Celle-ci était issue d'une fusion volontaire entre Grâce-Berleur et Hollogne-aux-Pierres. Nous fûmes installés à la table dite d'honneur où vint nous rejoindre un fringant André Cools, récent vice-premier ministre après la mort de J.-J. Merlot. Accaparant l'intérêt de son auditoire, il se mit à multiplier les blagues et les anecdotes en wallon. S'apercevant que madame Van der Biest faisait la fine bouche, son œil noir s'alluma et, la fixant, il laissa tomber : « Ne jugez pas trop vite ! »

Chaque fois que, par la suite, celle-ci m'en dira du mal, je repenserai à cette réplique qui avait immédiatement percé à jour la seule auditrice qui lui fût hostile sans raison aucune.

Deuxième insert

23 mai 2019. Nouvelle comparution devant la commission de vigilance ce jeudi, sur notre initiative cette fois.

Tous les protagonistes de l'imbroglie de Grâce-Hollogne sont réunis. Après Samuel Rwanyindo, notre avocat, qui a rappelé les différentes entorses de Mottard et de ses féaux aux règles et à la déontologie du PS, je prends la parole pour stigmatiser l'absurde entêtement des sécessionnistes, leur indignité, et la honte qui rejaillit sur chacun d'entre nous. J'avoue ne rien comprendre à l'attitude de Mottard et consorts qui, avec la majorité absolue qui leur est proposée, ne perdent rien mais s'obstinent à vouloir gérer la commune avec toute la droite. « S'il fallait toujours travailler avec des gens qu'on aime... » dis-je comme pour excuser quelques incompatibilités d'humeur...

Mottard répond brièvement, sans autre argumentaire que le rappel de deux médiocres on-dit. Il s'obstine et s'enferme dans une incompréhensible mauvaise foi.

Je conclus en rappelant *La Parole des aveugles* de Jérôme Bosch l'Ancien qui montre un groupe d'aveugles se suivant les uns les autres et se précipitant dans le fossé. Après les élections, la fédération prendra-t-elle enfin les sanctions qu'elle aurait dû prendre depuis des mois ?

Alain progressait « dans la connaissance », disait-il avec une ironique solennité, mais il progressait aussi en politique. Par des moyens divers, il se rapprocha de celui qui était devenu président du PSB et qu'il vint à séduire : André Cools. En 1972, devenu assistant à l'université, il m'accompagna à la fédération liégeoise où je m'affiliai ; c'est Marguerite Remy qui remplit mon carnet et perçut ma cotisation. À ce moment, je ne pouvais prévoir que je deviendrais secrétaire d'une fédération où elle exercerait temporairement la présidence. Comme j'habitais Liège, je militais à la section du même nom et d'abord à la ligue du Centre. J'en devins rapidement vice-président.

Comme Jean-Maurice Dehousse la présidait, j'appris alors à le connaître, avec ses indéniables qualités intellectuelles mais aussi avec ses manies rédhitoires qui le poussaient à couper les cheveux en quatre, à se répéter sans cesse et à dissimuler un prétendu souci démocratique derrière un réel autoritarisme. Il fallait lui faire allégeance avant d'entreprendre quelque initiative. C'est ainsi que j'ai eu la preuve qu'il m'avait empêché d'entrer au comité de la section et même voulu retarder mon élection comme délégué à l'assemblée fédérale ; et à chaque fois, c'était la même antienne qu'il me servait en feignant de découvrir mon échec : « Mais Maurice, il fallait me prévenir de ta candidature ! Je t'aurais soutenu ! » ; et à chaque fois, je découvrais après coup que, sur les petits papiers qu'il avait distribués à ses hommes-liges, mon nom ne figurait pas et qu'au contraire, le mot d'ordre était de ne pas voter pour moi. Ce comportement, qui lui valut plus tard l'épithète de « florentin » ne m'empêcha pas de militer dans les différentes commissions, d'assister aux assemblées fédérales et aux congrès.

Toutefois, progressivement, je prenais mes distances avec d'autres militants de ses amis, souvent employés par la Ville, lesquels n'avaient jamais côtoyé un ouvrier que lorsque le plombier était venu déboucher un évier chez eux et qui ne connaissaient qu'une seule recette pour s'imposer : pratiquer toujours la surenchère vis-à-vis des décisions du parti, en particulier de la fédération et, par principe, voter contre ; « à gauche toute ! », croyaient-ils. Jean-Maurice était à l'aise dans ce milieu qui développait une sommaire esthétique d'opposition. Souvent, par souci d'éliminer tout rival, celui-ci vouait

Édouard Close aux gémonies, lequel disposait d'une assise plus populaire, portait beau et le plus souvent voulait ignorer les techniques d'assemblée héritées des trotskistes : discours redondants et réunions tenues jusqu'à l'épuisement. (C'est la même technique qui entraîna le vote minoritaire de la fédération liégeoise pour la participation gouvernementale en 1988, les votes n'intervenant qu'à 2 heures du matin).

Pour l'heure, je poursuivais mon apprentissage politique, notamment par de nombreuses lectures, tandis qu'Alain menait à bien son entreprise de séduction d'André Cools, président du parti, et s'imposait dans la section de Grâce-Berleur puis au sein de l'USC^a de Grâce-Hollogne après la fusion volontaire des deux entités communales. Souvent, il venait chez moi pour m'en entretenir et pour m'informer de ses initiatives. En première lecture, j'ai pu ainsi prendre connaissance d'un lexique du militant et, surtout, je l'entendis me lire *Les barons ou le prince de Flémalle*, pièce humoristique en alexandrins qui connut un indéniable succès au sein du parti. Sur cette lancée, il deviendra un peu plus tard député suppléant et secrétaire national adjoint du PSB^b (en 1975).

La politique menée par André Cools comme président du PSB nous plaisait. S'il avait mis un terme au gouvernement Leburton, miné par l'intransigeance et la déloyauté du CVP^c, son souci de mener une opposition farouche mais raisonnée et responsable nous agréait comme sa formidable volonté et ses qualités de tribun. C'est pourquoi, peu après, nous voulûmes participer activement à la préparation du congrès doctrinal qui devait se tenir en novembre 1974, et nous décidâmes de préparer l'entrée de l'autogestion dans le programme du parti en rédigeant un opus sur le sujet.

À l'époque, je m'intéressais beaucoup au CERES^d de Jean-Pierre Chevènement, Didier Motchane et Georges Sarre, qui avaient pris

a. Union Socialiste Communale

b. Parti Socialiste Belge (unitaire)

c. Christelijke Volkspartij (unitaire)

d. Centre d'études, de recherches et d'éducation socialiste

le pari de ranimer le socialisme au sein d'une SFIO^a moribonde. Porteurs d'idées nouvelles, inspirés par les écrits d'Antonio Gramsci, ils prônaient différentes formes d'autogestion. Par ailleurs, les idées du PSU^b de Michel Rocard ne me laissaient pas indifférent ainsi que les écrits issus de la CFDT^c d'Edmond Maire. Le thème était d'autant plus d'actualité que la société Lip⁶, menacée de fermeture, voyait son activité prolongée par les ouvriers eux-mêmes. Je me mis à la tâche, ignorant volontairement l'expérience yougoslave qui me semblait vouée à l'échec et dont la qualification me paraissait relever d'un abus de vocabulaire.

Entre-temps, comme à l'habitude, nous prîmes ensemble des vacances, cette fois à l'initiative d'Alain. Fin juillet 1972, il me téléphona d'Eygalières, dans les Alpilles, près d'Avignon, où se terminait le festival du même nom, pour m'inviter à partager une grande maison qu'avait louée Jacques Juchmès, ancien condisciple de l'athénée et assistant en pathologie à l'Université de Liège. Je connaissais mal celui-ci, brillante intelligence scientifique non dépourvue d'esprit de finesse – n'en déplaise à Pascal. Il était le fils d'un non moins brillant dirigeant communiste connu dans l'arrondissement de Liège.

Bien évidemment, quand trois hommes vivent ensemble, souvent deux d'entre eux se liguent contre le troisième, même pour les plaisanteries les plus amicales et les plus anodines. Dans les premiers temps, je fus la victime de leur ironie parfois mordante ; je répondais sur le même ton, jusqu'à ce que, Jacques Juchmès me connaissant mieux, le rapport se mit à s'inverser. Au terme d'une plaisanterie exercée à ses dépens, Alain prit ombrage et déclara le lendemain qu'il quittait les lieux. Je n'y comprenais rien. Je le vois encore pleurant à chaudes larmes, assis sur son lit, affirmant que sa décision restait irrévocable malgré nos efforts pour le rasséréner et le reconforter. Juchmès et moi passâmes ensemble le reste des vacances non sans nous interroger sur les causes de ce départ subit : la jalousie,

a. Section Française de l'Internationale Ouvrière

b. Parti Socialiste Unifié

c. Confédération Française Démocratique du Travail

probablement. Cette réaction que je pensais puérile eut pour conséquence que nous restâmes quelques mois sans nous voir tandis qu'Alain ignora Jacques Juchmès, son ami d'enfance, pendant plus d'une décennie.

Si je rapporte cette anecdote, c'est parce qu'elle révèle un trait majeur d'Alain, une amitié totalitaire qui se veut exclusive parfois sans réciprocité, ce que, dans ma naïveté complaisante, je n'avais pas perçu mais qui reproduisit ses effets notamment avec Guy Mathot et André Cools.



Now
Future
Éditions

Pour acheter la suite,
cliquez [ici](#).